

17  
fube... 1 fr. 25  
... 1 fr. 45  
moyen. 0 fr. 65  
... 0 fr. 75  
... chez les Par-  
Coiffeurs, Phar-  
et Gds Magasins  
pas de s...  
e... au vin po...  
généraux d...  
septembre.  
niques et le...  
lieu, et, à...  
tonie, sous...  
et des Trans-  
férence org...  
sous les au...  
chambre d...  
Gérald...  
alèle sur...  
es marques...  
jeaux : dev...  
lonies ; che...  
amment pe...  
ommunication...  
ts de France...  
oire de Bo...  
les grosses...  
nt le gage...  
e. Bordeaux...  
an BARSAC.  
AND  
goebing,  
internés  
de ville.  
mme  
e la femme...  
ulation du...  
n, tout va...  
œur, les...  
gestionnés,  
monie dans...  
re de faire...  
un remède...  
l'estomac.  
OURY  
ce quelle...  
en poison...  
elle, purité...  
et décom...  
r à leurs...  
rsonne for...  
res de fa...  
prendre la...  
bé Soury...  
u prennent...  
migraines...  
ssurer des...  
lières... et...  
qui souf...  
des int...  
s irregu...  
morrhages...  
s...  
e Soury...  
dents du...  
cure avec...  
r aider le...  
s malades...  
r, le flacon...  
e 3 flacons...  
e mandarin...  
MONTIER,  
gratuit) 289  
l'impôt.  
W

LE SUCCÈS BRITANNIQUE. — M. TURMEL CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.503. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Samedi  
22  
SEPTEMBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adressé télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.  
Étranger... 3 mois. 20 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, 8<sup>e</sup> des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

## LES SUCCÈS DES ARMÉES BRITANNIQUES A L'EST D'YPRÉS



DES COLONNES D'INFANTERIE SE DÉPLOIENT POUR ALLER OCCUPER LES POSITIONS NIVELÉES PAR L'ARTILLERIE



DES DÉTACHEMENTS AUSTRALIENS CAMPENT DANS LES LIGNES ALLEMANDES DONT ILS VIENNENT DE S'EMPARER

Les troupes britanniques, nous l'avons dit, ont repris l'offensive. A la suite d'un intense bombardement qui avait nivelé les tranchées ennemis, elles ont attaqué à l'est d'Ypres sur un front d'environ treize kilomètres. Le succès qu'elles ont remporté a été complet.

Tous les objectifs ont été atteints, et la plupart ont une importance considérable. Malgré les furieuses contre-attaques menées par les Allemands avec de gros effectifs, tout le terrain conquis a été gardé par nos alliés, qui ont fait plus de deux mille prisonniers.

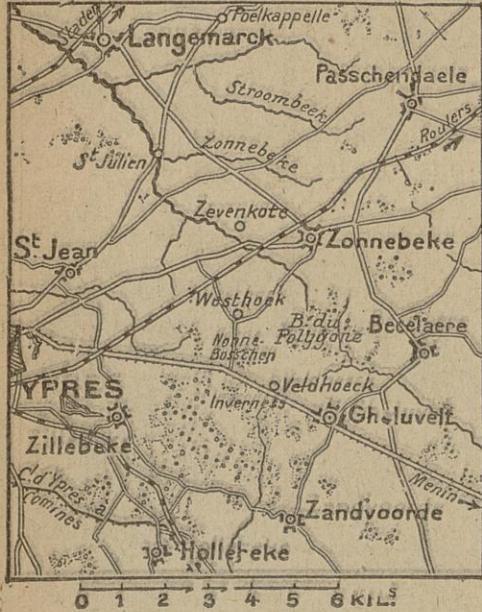
# LA VICTOIRE DES ANGLAIS A L'EST D'YPRES

*L'avance réalisée est de plus de deux kilomètres en profondeur sur un front de treize kilomètres.*

## LA PLAINE DE MENIN EST MAINTENANT OUVERTE A NOS ALLIÉS

Les renseignements qui nous sont parvenus depuis hier sur l'offensive des troupes britanniques à l'est d'Ypres nous permettent d'apprécier mieux l'étendue de leur succès ainsi que la méthode qui leur a permis de l'obtenir.

L'attaque a été prononcée sur une largeur de 13 kilomètres, depuis la voie ferrée d'Ypres-Roulers jusqu'à la



route d'Ypres à Comines. Une progression strictement limitée lui était assinée.

Cette progression se divisait elle-même en deux échelons. Il s'assurait d'occuper d'abord les bois qui s'étendent à l'est de Westhoek et plus au sud, de part et d'autre de la route de Menin.

Ces bois sont presque tous désignés dans les communiqués de nos alliés par les surnoms que leur ont donné les sol-

dats des régiments écossais qui, les premiers, étaient arrivés, au mois d'août dernier, jusqu'à leurs lisières.

Ce sont, du nord au sud, le bois des Nonnes, que la carte de l'état-major belge appelle également le Nonnen-Boschen ; le bois de Glencorse, qui lui est adjacent, et le bois d'Inverness, qui est pour les Flamands le bois d'Herouthage.

Ce sont encore des troupes écossaises, appuyées au sud par des unités d'Australie, qui ont mené l'assaut contre ces bois. Ils ont été enlevés d'un seul élan, ainsi que quelques fermes situées au nord, sur le chemin de Westhoek à Zonnebeke, et au sud, autour de Klein-Zillebeke.

Pendant que les assaillants s'organisaient sur les positions conquises, une deuxième attaque, menée par des contingents d'Écosse, d'Australie et de Londres, les dépassait et s'emparait : au nord, du village de Zevenkote, de l'autre côté de la voie ferrée de Roulers, en face de Zonnebeke, ainsi que les fermes avoisinantes ; au centre, de toute la partie du bois du Polygone située à l'ouest du champ de courses, ainsi que du village de Veldhoek ; au sud, du hameau de Kasteelhoek, que les Anglais appellent le hameau de la Tour (Tower-hamlet).

À la fin de la nuit et de la journée suivante, plusieurs contre-attaques ont été brisées par les tirs de barrage qu'un excellent service d'observation déclencha instantanément, et de nouveaux progrès ont été accomplis aux deux ailes, c'est-à-dire entre Zevenkote et Langemarck d'une part, au delà de Kasteelhoek, vers Kortewilde, de l'autre.

Tei est le résultat de cette opération qui a livré à nos alliés, sur une étendue de 13 kilomètres et une profondeur d'au moins 2 kilomètres, des positions formi-

dables et leur ouvre désormais l'accès à la plaine de Menin.

Elle a, d'ailleurs, été préparée avec tant de soin, conduite avec tant d'ordre et de vigueur, si efficacement éclairée par l'aviation, protégée par l'artillerie,

que les assaillants ont pu dépasser les défenses de l'ennemi.

Ces dernières ont été dépassées par l'offensive britannique.

C'est une victoire qui a été remportée au prix de sacrifices minimes.

Le résultat de cette victoire a été remporté, pendant que l'ennemi subissait, du fait de ses vaines contre-attaques, des pertes considérables, dont le chiffre des prisonniers ne représente qu'une faible partie.

Jean VILLARS.

GÉNÉRAL VON ARNIM

commandant les troupes allemandes dont vient de triompher l'armée britannique.

que c'est au prix de sacrifices minimes

que cette victoire a été remportée, pendant que l'ennemi subissait, du fait de

ses vaines contre-attaques, des pertes

considérables, dont le chiffre des prisonniers ne représente qu'une faible partie.

Jean VILLARS.

Quand je dis quatre-vingt mille enfants, tout ce qui nous reste actuellement de nos merveilleuses contrées du Nord.

Ce sont eux qui représentent notre population du Nord, active, laborieuse, entreprenante. Ce sont ces quatre-vingt mille petits citoyens futurs qui doivent continuer la race, faire marcher les usines métallurgiques, les charbonnages, les filatures. Ce sont eux qui repeupleront les cités industrielles qu'on va relever demain. Ce sont eux les marins futurs de notre marine marchande.

Quand je dis quatre-vingt mille, c'est par

l'exactitude réelle des chiffres, car l'arrivée continue, rigoureux, implacable,

en deux convois journaliers de cinq cents personnes chacun, et ce rapatriement pourra se doubler.

Il a été créé par le ministère de l'Intérieur un service très étendu et tout particulier pour les rapatriés, que dirige M. Perrier, commissaire spécial : et il va sans dire que de belles initiatives courageuses n'ont pas attendu ce jour pour se mettre à l'œuvre : parmi celles-ci on remarque surtout le Comité de Secours aux Rapatriés, 2, boulevard des Belges, à Lyon, qui, avec le concours du ministère de l'Intérieur, assure à Evian et ailleurs l'hospitalisation et la garde de nombreux malades et enfants.

Il a été fondé en mai 1917, à la suite de l'initiative prise par Mme Gillet-Motte (de Roubaix) et il est sous le patronage du cardinal archevêque de Lyon, Mgr Maurin, de M. Rauff, préfet du Rhône, et de M. Ed. Héritier, sénateur et maire de Lyon.

Des souscriptions ont afflué : mais, pour arriver à bout de cette tâche colossale, ces œuvres de secours devraient prendre les formes de ces déesses indiennes aux cent bras, et ce sont ces bras que nous venons demander au public ardent et énergique de l'entraide mutuelle.

Il faut des infirmières, des médecins, un sanatorium marin pour enfants menacés de scrofule ou de tuberculose, un sanatorium d'altitude pour tuberculeux guérisseurs, un autre hôpital pour malades contagieuses ou de caractère épidémique, de maisons de convalescence et de repos.

L'administration officielle fait bien ce qu'elle peut, mais il faut l'aider pour les pauvres partout à donner aux malades, et surtout pour organiser toutes ces formations indispensables.

Il faudrait des déjeuners pour s'occuper dans les provinces du sort de ces pauvres rapatriés, hébergés dans une localité quelconque, et où ils deviennent en quelque sorte des parias.

Une des questions les plus angoissantes est celle de la reconstitution des foyers.

Pourrait-on chercher et aménager des logements pour les familles nombreuses, cr

éaniser une section spéciale où le rapatrié pourra acquérir, par une location men

uelle, le mobilier indispensable ?

Enfin, on demande que certaines grandes bonnes volontés viennent offrir un peu de patte aux rapatriés.

Après le repas offert à leur arrivée, on entendait un enfant frappé de cécité par le bombardement allemand dire : « Maman, maman, le voilà enfin le drapeau français ! »

Que ce pli de drapeau, sur ces petites é

tes vagabondes s'étende, doux et tutélaire !

Duchesse E. de CLERMONT-TONNERRE.

## SUR LA ROUTE DE LA PAIX L'ALLEMAGNE VA-T-ELLE FAIRE UN NOUVEAU PAS?

Il faut s'attendre à un marchandage insidieux sur la libération de la Belgique.

C'est aujourd'hui, selon toutes les probabilités, que sera publié le texte de la réponse allemande à l'appel du pape. Comme nous l'avons dit, il paraît assuré que le gouvernement impérial s'est abstenu de tout ce qui pourrait, en quoi que ce soit, lui lier les mains pour l'avenir et ressembler à une précision quelconque qui constituerait un engagement.

Cependant on peut se demander s'il n'y aura pas une différence assez sensible entre la proposition de paix de l'année dernière et ce document nouveau. On se rappelle que, le 12 décembre, l'Allemagne s'était déclarée prête à entrer en négociations, mais sans en dire davantage. Cette fois, sans dévoiler ses conditions, elle indiquerait pourtant les voies et moyens par lesquels, à son sens, on pourrait commencer à causer.

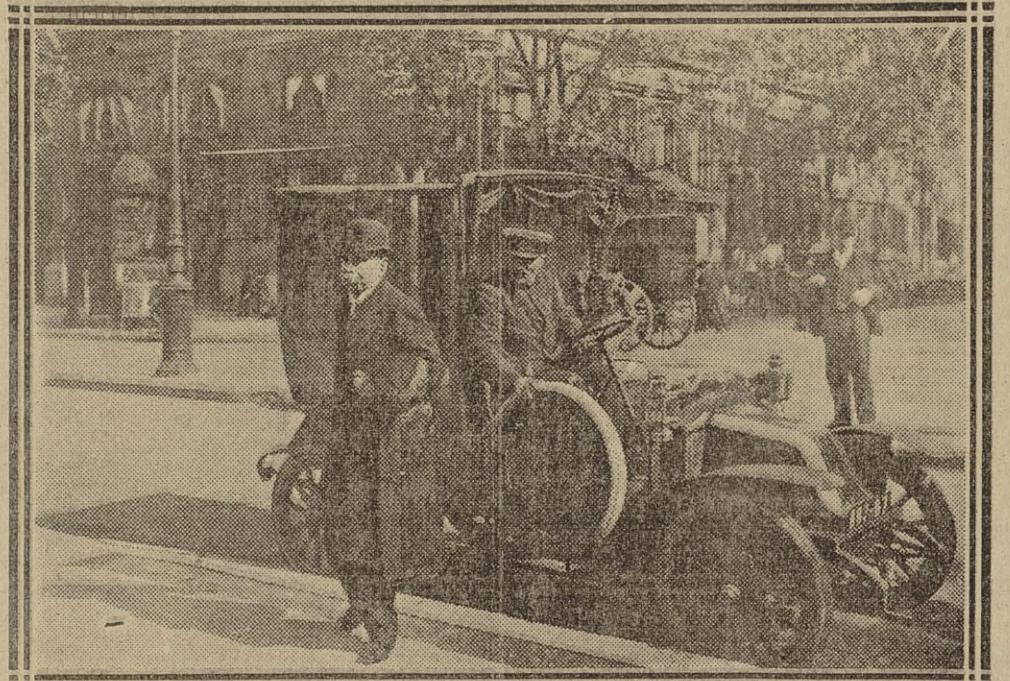
C'est ici que la manœuvre montre le bout de l'oreille. Les Alliés, dirait à peu près l'Allemagne, s'intéressent beaucoup à la Belgique. Les Allemands aussi. Le gouvernement impérial serait assez disposé à rétablir l'Etat belge dans son indépendance. Mais la Belgique est un gage entre nos mains. Comme toutes nos colonies sont au pouvoir de l'adversaire et que la paix doit reposer sur les restitutions, nous ne pouvons pas nous dessaisir de ce que nous avons, tandis que les Alliés conserveraient ce qu'ils ont.

Le texte de la réponse allemande nous édifiera complètement à cet égard. Mais la lecture des principaux journaux d'outre-Rhin de ces derniers jours est déjà instructive. C'eut été une grande erreur de s'attendre de la part de l'Allemagne à une proposition nette : c'est un marchandage insidieux qu'elle se dispose à offrir. Il est trop contraire aux principes les plus fermes des Alliés pour avoir la moindre chance de succès. — J. B.

## M. TURMEL EST MAINTENANT INCLUPÉ DE COMMERCE AVEC L'ENNEMI

Il refuse de répondre au juge d'instruction hors de la présence de l'avocat qu'il a choisi.

### LE MATIN M. DARRU COMMISSAIRE AUX DÉLÉGATIONS JUDICIAIRES AVAIT PERQUISITIONNÉ CHEZ LUI



M. TURMEL ARRIVANT AU PALAIS DE JUSTICE

Au cours d'une conférence dans le cabinet de M. Lescoué, procureur de la République, à laquelle assistaient MM. Gilbert, juge d'instruction ; Mouton, directeur de la police judiciaire, et Darru, commissaire aux délégations judiciaires, une perquisition chez M. Turmel fut décidée. Mardi en fut donné à M. Darru qui se rendit, hier matin à onze heures au domicile du député de Guingamp, 4, avenue Saint-Philibert à Passy. M. Darru, accompagné de son secrétaire et de deux inspecteurs, perquisitionna dans tout l'appartement en présence de M. Turmel. Le magistrat saisit un certain nombre de documents et de pièces comptables destinées à des députés et qu'il plaça sous scellés.

M. Turmel n'éleva pas la moindre pro-

testation et à une heure l'opération judiciaire était achevée. M. Darru revint au Palais et rendit compte de sa mission au magistrat instructeur.

M. Turmel, qui avait été convoqué pour

hier après-midi, à deux heures, au cabinet de M. Gilbert, s'est présenté exactement à l'heure indiquée.

M. Gilbert, après avoir fait connaissance avec M. Turmel qu'il était inculpé de commerce avec l'ennemi, en vertu de la loi du 5 août 1914, lui ait subir l'interrogatoire d'identité. Cette simple formalité d'usage accomplit, le magistrat instructeur lui demanda s'il consentait à fournir les explications pouvant éclairer la justice sur les agissements qui lui sont reprochés.

— Je dois toutefois vous prévenir, précisa le juge, que la loi de 1897 vous dispense de répondre sans l'assistance d'un avocat.

— Je sais cela, monsieur le juge, déclara M. Turmel, et puisque je compare devant vous non comme témoin mais comme inculpé, ainsi qu'à resort du requisitoire du procureur de la République, je ne vous répondrai qu'en présence de M. Jacques Bonzon, que je choisis pour m'assister.

M. Turmel sortit du cabinet du magistrat, mais, au lieu de venir par la gare, il longea le couloir intérieur, celui réservé aux prévenus, et il gagna ainsi, sans être vu ni des policiers ni des journalistes, l'escalier aboutissant au parquet du procureur de la République. Et lorsqu'en constata son départ, M. Turmel était déjà sur le boulevard du Palais.

Il était 9 heures du soir lorsque M. Turmel réintègra son domicile, devant lequel l'attendaient anxieusement les policiers qui n'avaient pu le rejoindre depuis sa sortie du Palais.

M. Turmel n'éleva pas la moindre pro-

## 400 PETITS FRANÇAIS NOUS REVIENT CHAQUE JOUR DES RÉGIONS ENVAHIES

C'est une pépinière indispensable à la vitalité de la France. Que faisons-nous, demande la duchesse de Clermont-Tonnerre, pour sauver ce capital d'existences ?

EVIAN, 20 septembre. — Elle existe, cette pépinière de jeunes Français. Ils arrivent journalièrement de tous les coins des provinces envahies.

Sur le bord du lac Léman débarquent chaque jour mille touristes d'un nouveau genre : citoyens, femmes et enfants.

Ces jeunes plantes déracinées, ballottées et meurtries, que l'Allemagne nous renvoie, il faut qu'on les souigne, qu'on les protège, qu'on les sauve.

Ces précieuses petites plantes, produit français, qui vont se raréfier de jour en jour, doivent nous les mettre à l'abri et de sauver cette bonne petite graine de Français du Nord.

Les enfants courrent le long du lac, déjà oubliques de leurs misères, secouant leurs jupes fétides, comme un sinistre rappel de la guerre. Devant les villes oisives, ils viennent, ils arrivent à cette oasis, comme une coulée de lave échappée du volcan en flammes.

Les uns viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Ces enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

Les enfants viennent de l'Aisne, d'Anizy-le-Château, de La Fère, les autres du Pas-de-Calais. Ils ont fait un stage en Belgique, renvoyés à la lueur des premiers incendies ; d'autres ont vécu sur la ligne de feu, dans les caves de leurs maisons détruites ; les niers encore ébranlés, ils gardent toujours dans leurs oreilles le bruit du bombardement ; d'autres arrivent de Lens évacué, et ils parlent tous avec abondance.

## L'INDIFFÉRENTE

PAR

FRANCIS DE MIOMANDRE

Alphonse Carlix était bien certainement le plus ardent et le plus sincère de tous les jeunes gens qui se disputaient la main de Mlle Florence Perray, mais cette belle jeune fille était l'incarnation même de l'insensibilité sur terre. L'amour était pour elle une sorte de folie qu'il était tout à fait inutile de faire intervenir dans cette affaire qui s'appelait un mariage. C'est pourquoi, lorsque ses parents lui présentèrent M. d'Irissay, quadragénaire sérieux jusqu'à la nausée, elle se laissa marier tout de suite à ce morne personnage.

Désespéré, Alphonse Carlix alla s'exiler en Argentine. De temps à autre, tous les trois ou quatre ans, parvenaient de lui des nouvelles vagues mais excellentes... C'est ainsi que, successivement, ses amis apprirent qu'il était devenu riche, puis très riche, puis qu'il s'était marié, et que là-bas, devenu un propriétaire important de Bahia-Blanca, il s'était fait installer une des plus belles roseraies du monde. Un jardinier de talent créait pour lui des espèces nouvelles... Mais lui, on ne le revit jamais...

A peine M. et Mme d'Irissay furent-ils de retour de leur voyage de noces, que le jeune époux, jetant soudain son masque de gravité, s'avéra comme le plus inacceptable des hommes. Il prit l'habitude de passer ses nuits au cercle, d'où on le ramenait, à six heures du matin, dans le plus triste état et ayant perdu au jeu chaque fois un petit morceau de la fortune paternelle, puis conjugale, car il n'y regardait pas de si près.

Ce fut étrange ! Florence ne manifestait nulle surprise. A ceux qui voulaient la plaindre, elle répondait, très calme : " C'est une affaire sérieuse ! voilà tout. Mon associé n'était pas sérieux. Mais en quoi ses excentricités peuvent-elles m'atteindre ? "

Lorsque le frivole barbu eut complètement mangé la dot de sa femme, il partit et Florence ne s'occupa jamais de le suivre. Ruinée mais libre, il s'en alla de son côté, avec l'enfant qu'elle avait eu du volage, et retorna chez ses parents.

Comme elle était fort belle, les prétendants ne manquèrent point. Elle les écouvrit tous. Mais, un jour, M. et Mme Perray, qui pour leur malheur spécialement à la Bourse, vinrent lui dire qu'ils avaient perdu, dans les mines du Kamtchatka, tout ce qui leur restait. Un seul moyen se présenta de les tirer d'affaire : on le devine, M. Tajaqué, affreusement vulgaire et laid, mais très puissant spéculateur, devint donc le second époux de cette belle personne. Moyennant quoi il fit vivre toute la maisonnée et accepta en outre de s'occuper du petit Gaston, que Florence apportait, pour toute dot, dans la corbeille.

M. Tajaqué n'était peut-être pas méchant au fond, mais, ivre de jalouse, il aurait rendu la vie intenable à toute autre qu'à l'étonnante personne qu'il honorait, de ses soupçons quotidiens, de ses scènes et de ses cris. Florence supporta sans une plainte ces petites misères, et elle n'avait pas à simuler l'indifférence. Elle était réellement insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Cependant Gaston grandissait. C'était un enfant sournois et féroce, et les années ne dévoyaient en lui qu'un seul sentiment : la haine. Il détestait son beau-père, qui le lui rendait bien, et il détestait sa mère parce que celle-ci ne manifestait nulle veillée de le défendre contre son beau-père. Il devint très rapidement une espèce de monstre. A dix-huit ans, il fit de mauvaises rencontres et s'enrôla dans une bande d'apaches, ce qui l'amena rapidement à assassiner une vieille dame riche qu'il ne connaissait point. Il fallut l'envoyer à Nouméa. Ses grands-parents en moururent, l'un après l'autre, de désespoir...

M. Tajaqué, furieux, s'en prit à sa femme : " C'est tout de même votre fils, lui dit-il, et celui que vous avez eu du bandit qui m'a précédé. Je divorcerai ! "

— Comme vous voudrez ! répondit sa calme épouse, je serai enfin tout à fait tranquille.

La vérité est qu'elle envisageait ainsi les choses. La vie lui apparaisait, maintenant qu'elle l'avait vécue, comme une vaste et longue plaisanterie, qui enfin allait cesser.

Trop vieille, cette fois, pour se remettre, elle réunit toutes les briques de sa fortune et les mit en viager dans une maison de retraite, pour laquelle elle partit, un beau matin d'été, le cœur paisible, avec un vague sourire...

Elle ne devait jamais oublier la première promenade qu'elle y fit... C'était dans le modeste jardin de la maison, paré à un enclos de curé, avec des lis, des giroflées, de petits cœillots blancs. Au milieu de ce parterre modeste et rustique, il y avait un rosier, un rosier qui n'avait encore, de tous les boutons dont il était couvert, épauné qu'une seule rose, mais magnifique. Une belle rose safranée, somptueuse, touffue et exhalant une odeur merveilleuse.

— Que le est cette fleur ? demanda-t-elle, vaguement curieuse.

— Ah ! vous ne savez pas ? C'est vrai ! répondit la directrice qui lui faisait les honneurs de l'état islamique... C'est un pied d'une nouvelle espèce, qu'on nous a donné... " Mme Alphonse Carlix ", voilà son nom...

Florence battit des paupières, tout à coup troublée...

— Alphonse Carlix, c'est le nom d'un Français qui a fait sa fortune en Argentine. Il s'occupe beaucoup de roses. Alors son jardinier a offert à sa femme cette toute le variété. Ça doit être amusant, pour une femme, de porter un nom de fleur...

— Oui, très amusant... Vous permettez...

— Certes, je vous en prie.

La directrice, croyant que sa nouvelle pensionnaire voulait cette fleur, s'apprêta déjà à la couper. Mais Florence la retint.

— Non, dit-elle, je veux simplement la respirer...

Elle approcha son visage de la somptueuse rose. Un parfum intense, excessif, en émanait, un parfum comme d'une vie nouvelle et passionnée, une vie qu'on aurait pu vivre et qu'on n'avait pas vécue, qu'on avait refusée, la vie enfin... Des pleurs montaient à ses yeux... Un mot, jadis, un mot qu'elle n'avait pas prononcé, et c'est elle, c'est elle aujourd'hui qui aurait porté le nom de cette fleur, ce nom qu'une autre femme portait, une autre !...

— Vraiment, insista la dame, vous ne la voulez point ?

— Non, répondit-elle, très simplement, mais d'une voix étranglée : cette rose ne m'appartient pas.

Francis de MIOMANDRE.

LE "TIP" remplace le Beurre  
Ave. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2<sup>10</sup> le 1<sup>2</sup> kg.)

5 HEURES  
DU  
MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATINLES ANGLAIS ONT FAIT PLUS DE 3,000 PRISONNIERS  
EN UNE JOURNÉE DE BATAILLE

*Les contre-attaques acharnées de l'ennemi ne lui ont valu que des pertes considérables.*

OFFICIEL BRITANNIQUE, 23 heures. — Les derniers renseignements font ressortir la lénitance et l'obstination de l'ennemi au cours de ces contre-attaques d'hier. Elles lui ont occasionné des pertes extrêmement élevées sans lui valoir aucun avantage.

Aujourd'hui, des combats de moindre importance se sont déroulés en divers points du front de bataille. Nous avons avancé notre ligne sur un certain nombre de points et repoussé de nouvelles contre-attaques.

Ce matin, des troupes des comtés anglais ont attaqué et enlevé un système de tranchées et de points d'appui bâti sur la Towerhampton. Dans la journée, l'ennemi a lancé une importante contre-attaque qui a été repoussée à la suite d'un combat violent.

A l'est de Saint-Julien, des régiments de Liverpool et du Lancashire ont enlevé une ferme organisée, où un groupe d'ennemis avait réussi à maintenir au cours de notre attaque. Ils ont en outre nettoyé un certain nombre d'abris et de points d'appui en avant de leurs positions. Ce soir, une autre contre-attaque, à l'est de Langemarck, a été brisée par nos tirs d'artillerie.

LE CHIFFRE ACTUELLEMENT CONNU DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS DANS LA BATAILLE D'HIER DÉPASSE TROIS MILLE. Hier pendant les deux premières heures de notre attaque, des nuages bas et une pluie fine ont rendu presque impossible le travail de l'aviation. Nos pilotes n'en ont pas moins volé à faible hauteur, bombardé un aérodrome près de

Courtrai et tiré sur des formations d'infanterie ennemie. L'activité aérienne est devenue grande à la première éclaircie. Le contact a été maintenu avec les troupes en progression et le travail d'artillerie exécuté par les observateurs en aéroplane et en ballon. Notre artillerie informée de l'emplacement des troupes ennemis a pu, à diverses reprises, effectuer avec succès les bombardements nécessaires. Pendant que l'attaque se déroulait nos aviateurs ont tiré de hauteur allant de trente à trois cents mètres, plus de vingt-huit mille coups sur l'infanterie allemande occupant des tranchées ou des entonnoirs, sur des formations en mouvement ou au travail dans l'intérieur, sur des batteries, mitrailleuses et convois ennemis.

Au cours de la journée, 68 bombes ont été jetées sur la gare de Ledeghem, 96 sur deux camps d'aviation au nord-est de Lille et 105 sur des cantonnements, baraquements et dépôts de munitions de la zone de bataille. Dans la nuit, en dépit d'un temps très défavorable, deux tonnes d'explosifs ont été jetées sur les gares de Ledeghem, Roulers et Menin. Au milieu de la journée, l'aviation allemande est devenue très active et a tenté de gêner nos appareils d'artillerie, de bombardement et nos pilotes opérant à faible hauteur. Dans la soirée, le temps s'est amélioré, les aviateurs ennemis se sont tenus tout à fait à l'est de leurs lignes et n'ont manifesté aucun désir de combat.

Dix appareils allemands ont été détruits et six contraints d'atterrir désespérément. Dix des nôtres ne sont pas rentrés.

15 NAVIRES NORVÉGIENS  
VIENNENT DE DISPARAÎTRE  
SANS LAISSER DE TRACE

Luxembourg — on se le rappelle — préconisait cette méthode.

LONDRES, 21 septembre. — Selon une dépêche de Christiania, le journal norvégien Morgenblad publie une liste de quinze navires qui ont disparu sans laisser aucune trace, depuis le nouveau régime adopté par l'Amirauté allemande pour conduire la guerre sous-marine.

Le journal fait remarquer que le comte Luxembourg pourrait peut-être donner certaines informations sur le sort de l'équipage de ces navires.

Bernstorff voulait « acheter »  
le Congrès américain

WASHINGTON, 21 septembre. — Le gouvernement publie sans commentaire un message envoyé par le comte de Bernstorff au ministère des Affaires étrangères d'Allemagne, daté du 22 janvier 1917, et ainsi concu :

« Je désire l'autorisation de débourser jusqu'à 60.000 dollars dans le but d'influencer le Congrès comme dans les précédentes occasions, par l'intermédiaire des organisations que vous connaissez, lesquelles peuvent peut-être prévenir la guerre.

« Entre temps, je vais commencer à agir dans ce sens.

« Dans les circonstances actuelles, des déclarations officielles allemandes en faveur de l'Irlande sont des plus désirables, afin que laquelle elle partit, un beau matin d'été, le cœur paisible, avec un vague sourire...

« C'est tout de même votre fils, lui dit-il, et celui que vous avez eu du bandit qui m'a précédé. Je divorcerai ! »

— Comme vous voudrez ! répondit sa calme épouse, je serai enfin tout à fait tranquille.

La vérité est qu'elle envisageait ainsi les choses. La vie lui apparaisait, maintenant qu'elle l'avait vécue, comme une vaste et longue plaisanterie, qui enfin allait cesser.

Trop vieille, cette fois, pour se remettre, elle réunit toutes les briques de sa fortune et les mit en viager dans une maison de retraite, pour laquelle elle partit, un beau matin d'été, le cœur paisible, avec un vague sourire...

Elle ne devait jamais oublier la première promenade qu'elle y fit... C'était dans le modeste jardin de la maison, paré à un enclos de curé, avec des lis, des giroflées, de petits cœillots blancs. Au milieu de ce parterre modeste et rustique, il y avait un rosier, un rosier qui n'avait encore, de tous les boutons dont il était couvert, épauné qu'une seule rose, mais magnifique. Une belle rose safranée, somptueuse, touffue et exhalant une odeur merveilleuse.

— Que le est cette fleur ? demanda-t-elle, vaguement curieuse.

— Ah ! vous ne savez pas ? C'est vrai ! répondit la directrice qui lui faisait les honneurs de l'état islamique... C'est un pied d'une nouvelle espèce, qu'on nous a donné... " Mme Alphonse Carlix ", voilà son nom...

Florence battit des paupières, tout à coup troublée...

— Alphonse Carlix, c'est le nom d'un Français qui a fait sa fortune en Argentine. Il s'occupe beaucoup de roses. Alors son jardinier a offert à sa femme cette toute le variété. Ça doit être amusant, pour une femme, de porter un nom de fleur...

— Oui, très amusant... Vous permettez...

— Certes, je vous en prie.

La directrice, croyant que sa nouvelle pensionnaire voulait cette fleur, s'apprêta déjà à la couper. Mais Florence la retint.

— Non, dit-elle, je veux simplement la respirer...

Elle approcha son visage de la somptueuse rose. Un parfum intense, excessif, en émanait, un parfum comme d'une vie nouvelle et passionnée, une vie qu'on aurait pu vivre et qu'on n'avait pas vécue, qu'on avait refusée, la vie enfin... Des pleurs montaient à ses yeux... Un mot, jadis, un mot qu'elle n'avait pas prononcé, et c'est elle, c'est elle aujourd'hui qui aurait porté le nom de cette fleur, ce nom qu'une autre femme portait, une autre !...

— Vraiment, insista la dame, vous ne la voulez point ?

— Non, répondit-elle, très simplement, mais d'une voix étranglée : cette rose ne m'appartient pas.

Francis de MIOMANDRE.

De petites attaques de nuit à l'ouest d'Havrincourt et à l'ouest de Lens ont été repoussées.

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## A UN HÉROS DISPARU

O toi qui fus l'enfant chéri de la Victoire,  
Qui, pendant de longs mois, piquas droit dans les cieux  
Chaque fois que l'oiseau sinistre à la croix noire  
Osait, pour un moment, se montrer à nos yeux,

Ami, se peut-il donc que le sort hasardeux  
Des combats t'ait trahi ? Comment pourrons-nous croire  
Qu'il t'ait fallu, toi le héros, le preux des preux,  
Payer comme chacun ton tribut à la gloire ?

Pour lutter contre toi combien se sont-ils mis ?  
Combien se sont risqués à la besogne atroce ?  
Combien se sont rués, de la meute féroce ?

Qu'importe ! Les yeux secs voient mieux les ennemis.  
Des héros tels que toi ne veulent point de larmes,  
Nous allons te venger, nous tous, tes frères d'armes.

JACQUES C...

Une rencontre navale  
dans la Baltique

Elle a eu lieu près de la côte suédoise

STOCKHOLM, 21 septembre. — Il semble que les forces navales en présence dans la Baltique manifestent une activité nouvelle.

C'est ainsi qu'hier une rencontre eut lieu

de la côte suédoise entre plusieurs navires de guerre allemands et sous-marins russes ou anglais. (Radio.)

A son tour, le général  
Alexeïf démissionne

PÉTROGRAD, 21 septembre. — On annonce que le général Alexeïf a donné sa démission de chef d'état-major de l'armée à la suite de divergences d'opinion avec Kerensky.

Kerensky insistait pour l'éloignement du quartier général de tous les généraux et officiers soupçonnés de complicité avec le général Korniloff.

Le général Alexeïf ne partageait pas cet avis et estimait qu'une pareille mesure est inadmissible au point de vue du succès des opérations militaires, car il serait difficile de remplacer immédiatement des officiers expérimentés et instruits.

Les Allemands bombardent  
un village suisse

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante : GENÈVE, 21 septembre. — Les canons anti-aériens de la rive allemande du Rhin ont ouvert le feu durant six à sept minutes sur un avion "invisibile" en raison du brouillard.

De nombreux shrapnels ont éclaté sur le village suisse de Koblentz, canton d'Argovie, et plus loin encore à l'intérieur du pays. Tout se borne à des dégâts matériels.

## L'affaire du chèque

Le capitaine Bouchardon n'a interrogé hier ni inculpés ni témoins. Il s'est longtemps entretenu avec M. Faralich, commissaire aux délations judiciaires, qui lui a remis un certain nombre de documents nouveaux sur les diverses instructions en cours, dans l'affaire du Bonnet rouge.

## LES COURS

— S. M. le roi d'Espagne restera à Saint-Sébastien jusqu'au commencement d'octobre. — S. A. R. Mme la comtesse de Paris est entrée hier dans sa soixante-dixième année. La princesse est née à Séville, le 21 septembre 1848.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— Le ministre de Serbie et Mme Vesnitch, qui ont passé quelques jours à Versailles, sont de retour à Paris.

## INFORMATIONS

— De nombreuses personnalités ont envoyé leur offrande, à la souscription ouverte parmi les descendants des officiers de terre et de mer qui ont combattu jadis pour l'indépendance des États-Unis, afin d'offrir des étendards ou drapeaux à des régiments américains. Citons : duc et duchesse de Noailles, Mme la générale de Charette, marquis de Vogüé, princesse de Beauvau, duchesse de Magenta, général de Mac-Mahon, capitaine de Talleyrand-Périgord, duc de Montmorency, lieutenant E. de Kergariou, comte R. de Gontaut, comte J. de Gontaut, comtesse de Noailles, princesse Ruspoli de Poggio-Suasa, marquise des Isnards, marquise de Tracy, marquise de Traversay, comtesse de Brigode, comte Robert de Bourboulon, marquise de Vaugiraud, comte de La Villéon, comte de Martel, amiral comte de Gueydon, comtesse de Bryas, capitaine de Kersaint, marquis P. de Rochambeau, comte et comtesse de Rémusat, comte de Biré, comte E. de La Villéon, comtesse de Montmort, marquis de Fraguier, vicomte François de Fraguier, baron d'Abouville, marquise de Noblet-La Cayette, comte et vicomte d'Abouville, capitaine vicomte d'Abouville, lieutenant Jacques de Fraguier, marquise de Ranst de Saint-Brisson, comte de Maupassant, marquis de Sufren, comte Pierre de Kergorlay, baronne P. d'Hauterive, comte de Tracy, Mlle Blanche de Castellane, baron de Sarret, colonel de Vaux, Mme de Metz, comte de Lacarelle, comte de Guichen, etc., etc.

Le gouvernement américain a désigné officiellement les régiments auxquels ces drapeaux seront remis. Ce sont les 6<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> régiments d'infanterie, et le 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne.

## NAISSANCES

— Mme Méry de Bellegarde vient de donner le jour, au château de Saint-Denis-sur-Loire, à une fille qui a reçu le prénom de Solange.

## MARIAGES

— On annonce le prochain mariage du *duc de Vallombrosa*, capitaine d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du marquis de Mores, décédé, et de la marquise de Mores, avec Mme du *Bourg de Bozais*, fille du comte du *Bourg de Bozais* et de la comtesse, née Sipièvre.

— De Saint-Brieuc, on annonce les fiançailles de M. H. Gautier de Kermor, capitaine de corvette, commandant le *Dromé*, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mme Marie Guilla-Lohan.

On annonce les fiançailles de lord Burghersh, fils du comte de Westmoreland, avec miss Violet de Trafford, fille de lord Humphrey et de lady de Trafford. Lord Burghersh est sous-lieutenant dans la marine royale britannique.

## DEUILS

— Ces jours derniers a été célébré, en l'église de Touchay, dans le Cher, un service funèbre pour le repos de l'âme du maréchal des logis Jacques Thabaut-Deshoulières, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre, tué au cours d'un combat aérien.

— Nous apprenons la mort :

De l'Hon. Byron Plantagenet Cary, commandant de la marine royale britannique, tué glorieusement dans un combat naval, à l'âge de trente ans. Il était le fils du vicomte et de la vicomtesse Falkland.

Du sous-lieutenant mitrailleur Pierre Siben, tombé devant Verdun, à l'âge de vingt ans. Son frère, Georges Siben, sous-lieutenant de chasseurs à pied, était, au même âge, le 12 juin 1916, également tombé devant Verdun ;

Du docteur Legludic, mort à Angers, à l'âge de soixante-dix-huit ans ;

De M. Emile Bedeau de l'Ecochère, dont les obsèques ont eu lieu avant-hier, en l'église Saint-Paterne, à Vannes ;

Du marquis de Fontanges, décédé à Ursys (Allier), à l'âge de cinquante-sept ans.

**La Vogue**  
dont jouit (entre autres usages)  
comme **Dentifrice**  
**Coaltar Saponiné Le Beuf**  
est due non seulement à ses propriétés  
antiseptiques, mais encore à ses  
qualités détartrantes (savonneuses) qu'il  
doit à la **Saponine**, savon végétal  
qui complète, d'une façon si heureuse,  
les vertus de cette préparation unique  
en son genre.  
DANS LES PHARMACIES

## PETITES ANNONCES

Le manque de place nous oblige à suspendre temporairement la publication de nos Petites Annonces Économiques du SAMEDI, mais celles du Mercredi continueront à paraître régulièrement aux conditions habituelles.

## VILLÉGIATURES

*Sur la Côte d'Azur*  
NICE HOTEL GRIMALDI, dernier confort, séjour d'automne. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG, Promenade des Anglais, — ouvert toute l'année. HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin, séjour d'automne. Arrangements pour les familles.

NICE LA CÔTE D'AZUR et les Alpes Françaises, — publié chaque semaine la *Liste officielle des Etrennes*, — L'Officiel de la Côte d'Azur renseigne sur villes, pensions, hôtels et sur toute la Riviera. — Reçoit les abonnements pour *Excelsior*.

*La Montagne*  
VERNET-LES-BAINS (Pyr.-Orient.) Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEGRÉ, directeur.

*La Mer*  
VILLERVILLE Le GRAND HOTEL BELLEVUE est ouvert. — Paul Gautier, propriétaire.

EXCELSIOR  
LE PRINCE DE CONNAUGHT A L'ARMÉE DE VERDUN

## ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉRAL GUILLAUMAT, IL PROCÈDE A UNE REMISE DE DÉCORATIONS

Le prince de Connaught vient de se rendre à Verdun. Accompagné du général Guillaumat, il a visité les positions conquises sur les deux rives de la

Meuse. Puis il a décoré le commandant en chef de la deuxième armée et les officiers et soldats qui se sont distingués au cours des récents combats.

## BLOC-NOTES

**V**ous vous rappelez le baron Schenk, cet agent allemand dont les Alliés ont contribué à faire le succès en lui abandonnant Athènes au premier jour de la guerre ? Lorsque après deux ans qu'il avait mené sans entraves sa propagande active et heureuse ceux-ci pensèrent à obtenir son expulsion — mais il laissa derrière lui d'excellents élèves, et on l'a bien vu — il disait : « Quand je suis arrivé à Athènes, les Français et les Anglais pouvaient faire dans ce pays tout ce qu'ils voulaient ; j'ai dû commencer avec rien... » Avec rien — sauf de l'argent, bien entendu ! Le baron Schenk n'était pas un agent direct du gouvernement allemand : « celui-ci, qui craignait encore de ne pas réussir, n'avait pas osé aller jusque-là. Il représentait, ou était censé représenter, la maison Krupp, qui lui donnait de quoi arroser fortement le tapis... » Cependant il commença son « travail », sans grand espoir. Nul ne le connaissait en ville, il n'avait aucune influence, il ne voyait guère que l'attaché militaire allemand Falkenhausen, avec lequel on le voyait s'entretenir mélancoliquement...

— Au moins va-t-il rentrer ? se demandaient-ils anxieux... A huit heures, M. Turmel se faisait toujours attendre. Et dans la petite avenue Saint-Philibert, un journaliste faisait remarquer que cet homme, qui avait fait en quatre jours Paris-Bellegarde et retour et Paris-Loudéac et retour, pouvait bien avoir songé à « bouffer » encore quelques kilomètres.

— Non, fit quelqu'un, il n'est pas parti. Mais il doit dîner quelque part.

Alors le chef des « gentilshommes de l'administration » eut une idée. Ayant placé deux de ces messieurs en faction devant le domicile de M. Turmel, il monta en auto avec les autres.

— Nous allons faire toutes les brasseries, leur dit-il. Il faut que nous le retrouvenions...

— Et l'auto démarra.

Vingt minutes plus tard, M. Turmel rentrait chez lui.

## La présence insolite...

C'est un petit fait qui a provoqué, au premier moment, quelque surprise à la Chambre : avant-hier et hier, M. Bouju, directeur de la Sûreté générale, assistait à la séance au banc du gouvernement.

— Que fait-il là ? Nous fait-on surveiller ?

Allons-nous maintenant délibérer sous la surveillance de la haute police ? demandaient déjà deux députés ombrageux.

Facétieuses comme toujours, M. Charles Bernard expliquait :

— Je vais vous dire : M. Bouju est là pour Turmel. Tout à l'heure, quand la demande de poursuites viendra en discussion, Turmel sera à son banc pour se défendre. Et on veut voir ceux qui l'applaudiront.

M. Turmel ne parut pas en séance : M. Bouju quitta d'ailleurs la salle au moment même où le président appela la discussion du rapport de M. Laval.

Le directeur de la Sûreté générale assistait simplement, comme commissaire du gouvernement, à la discussion du projet sur la répression de l'ivresse publique et la police des débits de boissons. Mais c'était la seule explication à laquelle on n'avait pas songé.

— Très bien, mylord... Je dois seulement vous prévenir que j'ai un aide pour lequel « acide prussique » et « chlorate de potasse » sont des matières absolument équivalentes. S'il y a mort d'homme, je m'en lave les mains !

Aujourd'hui, en Grèce, avec toute l'énergie et toute l'intelligence d'un grand homme d'Etat, M. Venizelos, enfin soutenu par les Alliés, remonte le courant d'un bras vigoureux. Mais on l'oblige à un effort qui aurait pu lui être épargné. Les « royalistes », partisans de Constantin, n'ont pas encore renoncé à leurs espoirs. Ils s'attendent à ce qu'à travers la Macédoine, après avoir traversé la Bulgarie, qui est leur alliée, les troupes allemandes viennent rétablir sur son trône le beau-frère de l'empereur. Dans le Péloponèse, ces gens-là continuent d'arborer impénitement à leur boutonnière le portrait de l'ex-roi. Tout cela ne signifie pas sans doute grand chose, parce que Guillaume II est trop occupé ailleurs, il faut l'espérer, pour pouvoir s'occuper sérieusement du mari de sa sœur. Mais tout cela ne serait pas arrivé si, voyant que la guerre devait durer, on avait fait à temps les démobilisations nécessaires.

Pierre MILLE.

*Pour le retrouver...*

M. Turmel a donné avant-hier soir un moment d'émotion aux « gentilshommes de l'administration » — il les appelle ainsi — que la direction de la police judiciaire a attachés à sa personne.

A sa sortie du Palais-Bourbon, le député des Côtes-du-Nord avait, en effet, semé tous ceux qui le poursuivaient : policiers, photographes, journalistes et curieux... Vers six heures du soir, les premiers se trouvèrent ainsi, fort pénauds, devant son domicile.

— Au moins va-t-il rentrer ? se demandaient-ils anxieux... A huit heures, M. Turmel se faisait toujours attendre. Et dans la petite avenue Saint-Philibert, un journaliste faisait remarquer que cet homme, qui avait fait en quatre jours Paris-Bellegarde et retour et Paris-Loudéac et retour, pouvait bien avoir songé à « bouffer » encore quelques kilomètres.

— Non, fit quelqu'un, il n'est pas parti. Mais il doit dîner quelque part.

Alors le chef des « gentilshommes de l'administration » eut une idée. Ayant placé deux de ces messieurs en faction devant le domicile de M. Turmel, il monta en auto avec les autres.

— Nous allons faire toutes les brasseries, leur dit-il. Il faut que nous le retrouvenions...

— Et l'auto démarra.

Vingt minutes plus tard, M. Turmel rentrait chez lui.

— Que fait-il là ? Nous fait-on surveiller ?

Allons-nous maintenant délibérer sous la surveillance de la haute police ? demandaient déjà deux députés ombrageux.

Facétieuses comme toujours, M. Charles Bernard expliquait :

— Je vais vous dire : M. Bouju est là pour Turmel. Tout à l'heure, quand la demande de poursuites viendra en discussion, Turmel sera à son banc pour se défendre. Et on veut voir ceux qui l'applaudiront.

M. Turmel ne parut pas en séance : M. Bouju quitta d'ailleurs la salle au moment même où le président appela la discussion du rapport de M. Laval.

Le directeur de la Sûreté générale assistait simplement, comme commissaire du gouvernement, à la discussion du projet sur la répression de l'ivresse publique et la police des débits de boissons. Mais c'était la seule explication à laquelle on n'avait pas songé.

— Très bien, mylord... Je dois seulement vous prévenir que j'ai un aide pour lequel « acide prussique » et « chlorate de potasse » sont des matières absolument équivalentes. S'il y a mort d'homme, je m'en lave les mains !

Aujourd'hui, en Grèce, avec toute l'énergie et toute l'intelligence d'un grand homme d'Etat, M. Venizelos, enfin soutenu par les Alliés, remonte le courant d'un bras vigoureux. Mais on l'oblige à un effort qui aurait pu lui être épargné. Les « royalistes », partisans de Constantin, n'ont pas encore renoncé à leurs espoirs. Ils s'attendent à ce qu'à travers la Macédoine, après avoir traversé la Bulgarie, qui est leur alliée, les troupes allemandes viennent rétablir sur son trône le beau-frère de l'empereur. Dans le Péloponèse, ces gens-là continuent d'arborer impénitement à leur boutonnière le portrait de l'ex-roi. Tout cela ne signifie pas sans doute grand chose, parce que Guillaume II est trop occupé ailleurs, il faut l'espérer, pour pouvoir s'occuper sérieusement du mari de sa sœur. Mais tout cela ne serait pas arrivé si, voyant que la guerre devait durer, on avait fait à temps les démobilisations nécessaires.

Pierre MILLE.

*Pour le retrouver...*

M. Turmel a donné avant-hier soir un moment d'émotion aux « gentilshommes de l'administration » — il les appelle ainsi — que la direction de la police judiciaire a attachés à sa personne.

Il aperçut un monument qui lui parut d'aspect convenable et hospitalier. Une sentinelle en défendant bien l'entrée, mais, ce ne sera pas la peine de compter une année de front, si l'on avait peur d'une sentinelle !

Dick passa comme une flèche, monta fièrement les degrés d'un perron, et se trouva

Dans un salon à dorures où plusieurs personnes causaient.

Dick était au Palais de l'Elysée !

Il monta son collier : « Dick Deramon. Secteur postal 149 », et il fut féte, restauré... On lui donna même un bain, pour rendre sa tenue plus protocolaire...

Après quoi le commandant militaire de l'Elysée envoya le petit déserteur malgré lui au refuge de chiens de guerre qu'il créa à Neuilly la comtesse de Yourkewitch.

Nous apprenons en dernière heure que Dick s'est débarrassé dudit refuge :

Dick est-il retourné à l'Elysée ?

## Frères ennemis

La guerre a placé dans des camps opposés bien des membres des mêmes familles historiques.

Sans compter les liens de parenté bien connus qui existent entre les différentes maisons régnantes, il existe plusieurs branches des mêmes familles éparses dans les Etats en lutte.

Nous trouvons ainsi des princes d'Armenberg, (maison de Ligne), en Allemagne, en Autriche, en Belgique et en France. Il y a des Croy en Allemagne, en Autriche et en Belgique.

Les Hohenlohe sont, à la fois, Allemands, Autrichiens et Anglais. En effet, en Angleterre ils portent le titre de comtes de Gleichen.

Il existe des familles polonaises qui ont des membres établis en Allemagne, en Autriche et en Russie, comme, par exemple, les Radziwill, les Potocki, les Zamoyski, les Lubomirski, les Tyszkiewicz, etc.

Les princes Odescalchi sont, Italiens, et Hongrois. Les Talleyrand et Sagan, les Poutalas, etc., sont Français et Allemands. Les Rohan et les Beaufort sont Français et Autrichiens.

Nous n'avons cité ici que quelques noms, mais les exemples seraient innombrables.

## Autographes

Le mois prochain, va se tenir à Madison (Wisconsin) un grand « Bazar des Alliés ».